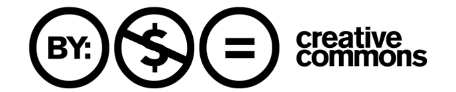


Bulletin de l'Association
Guillaume Budé

# Saint Augustin ou le rhétheur canonisé

André Mandouze





# Saint Augustin ou le rhéteur canonisé

Qui veut isoler un des mille aspects de saint Augustin se condamne à ne point comprendre le plus génial des Africains. Il faut l'accepter tout entier ou le refuser tout entier. Ceux qui ont prétendu choisir dans son œuvre ont créé, par mode d'abstraction, les augustinismes les plus divers, sinon les plus contradictoires. Augustin est étranger à ces constructions, dont il faut avouer cependant qu'elles ne sont pas toutes mesquines. Il n'en reste pas moins que celui dont elles se réclament est ailleurs.

Mais où est-il donc et qu'est-il lui-même ? Le drame est précisément qu'accepter de parler de lui, c'est-à-dire accepter de mettre bout à bout, sur une page blanche, des signes conventionnels forcément successifs, c'est par là même substituer à l'unité antérieure d'une vie une simple continuité d'ordre mécanique, c'est donner la priorité à tel trait sur tel autre, c'est, en somme, définir et, par conséquent, figer et finalement trahir. Même si c'est pour le faire connaître et aimer, il n'est rien de plus affreux que de trahir un des plus grands génies qui, de plus, est un des plus grands saints.

Mais cela est déjà fait : la trahison est déjà consommée dans ce « de plus » qui semble donner la préférence au « génie » sur le « saint ». Comme si cela pouvait avoir un sens ! Aussi bien aurais-je pu inverser l'ordre de ces deux mots que le résultat ne serait pas plus satisfaisant. Mais il l'eût été moins encore si j'avais voulu préciser : génie philosophique ? génie littéraire ? génie religieux ? saint docteur ? saint confesseur ? saint mystique ? Admirable rhétorique, d'autant plus admirable qu'impuissante, nous dirait Augustin qui, avant d'avoir été fait prêtre et évêque à son corps défendant, avant même d'avoir voulu se faire moine, avait été « marchand de paroles », traduisez professeur de rhétorique, et même dans les plus grandes universités de la fin du IVe siècle de notre ère, à Carthage, à Rome et à Milan.

Saint Augustin le rhéteur ! Je vois d'ici le ricanement de ses adversaires modernes qui, souvent sans le savoir, reprennent à leur compte les griefs des grands chefs donatistes désireux de justifier ainsi, selon le cas, leur échec ou leur silence : « Rien à faire avec Augustin, c'est un rhéteur ! » Et après ? Qui dit le contraire et qu'est-ce que cela veut dire, sinon qu'Augustin est bien Augustin ?

***

N'appartient-il pas en effet par la naissance à cette Afrique dont Juvénal, plusieurs siècles plus tôt, disait déjà qu'elle était « terre nourricière des avocats », sans savoir que, d'abord païens, certains de ces avocats ou rhéteurs africains qui étaient encore à naître s'appelleraient Tertullien et saint Cyprien, Arnobe et Lactance ? Or, dans le cas particulier d'Augustin, on dirait que les doutes mêmes qui planent sur son origine exacte sont comme distribués à dessein pour laisser deviner en lui un Africain d'autant plus africain que les trois composantes — berbère, punique et romaine — de l'*Africa* du IV^e^ siècle se retrouvent en lui [1].

Avant de devenir lui-même rhéteur, Augustin suivit le curriculum classique de l'éducation antique, c'est-à-dire qu'après l'école primaire, il suivit les cours du *grammaticus*, puis du *rhetor*. Il convient de noter ici la ressemblance, facile à comprendre d'ailleurs, entre nos modernes classes de première qu'on appelait naguère rhétorique et cette partie essentielle de l'enseignement supérieur que les Anciens appelaient du même nom. Le rhéteur est un technicien, un professeur, ou, si l'on préfère, un professionnel de la rhétorique ; mais la rhétorique elle-même est essentiellement une culture. Augustin ne distingue pas plus entre Cicéron orateur et Cicéron philosophe qu'il ne distingue entre Aristote philosophe et Aristote encyclopédiste. Si, à Milan, tout en conservant une chaire d'Université, il s'engage dans la voie des panégyriques officiels, cela n'empêche pas ce même professeur d'avoir été capable, quelques années auparavant, de remporter à Carthage un prix de poésie. Enfin, pour lui, être platonicien, c'est en même temps écrire des dialogues à la manière de Platon et opter pour le spiritualisme.

Ces indications rapides suffisent à faire comprendre pourquoi c'est précisément dans le temps où Augustin *enseigne* la rhétorique qu'il *approfondit pour lui-même* la philosophie, au point que ses positions doctrinales essentielles du point de vue métaphysique sont acquises au moment où, converti, il se met à écrire.

Quelques savants modernes s'étonnent que, dans le cadre biblique du jardin de Milan où l'ombre d'un figuier s'étend sur un verset de saint Paul, un simple refrain enfantin ait pu provoquer en lui cet incroyable bouleversement qu'on a coutume préci-

1 En effet, *Aurelius Augustinus*, comme tant d'indigènes au nom tardivement latinisé, ne possède pas les « tria nomina » qui en feraient du point de vue de l'état civil, un vrai romain. *Monique*, le nom de sa mère, est sans aucun doute d'origine sémitique. *Adéodat*, fils naturel d'Augustin, portait, latinisé et christianisé, un des multiples noms théophores d'origine phénico-punique. Enfin, on sait que la culture d'Augustin, essentiellement gréco-latine, s'est traduite dans une œuvre tout entière écrite en latin.

sément d'appeler sa conversion. S'il est vrai que, pour ceux qui sont agnostiques, leur méfiance, à la lecture du texte fameux, vient, sans aucun doute, de leur refus de reconnaître l'action mystérieuse de la grâce et, en somme, de leur refus d'accepter l'originalité ontologique du phénomène appelé conversion, je crois bien que, pour les autres, la difficulté vient de ce qu'ils n'ont pas suffisamment mesuré à quel point une certaine préparation rhétorique d'Augustin le rend tout naturellement perméable à la supérieure éloquence de l'Écriture dont le sens spirituel vient de lui être révélé par Ambroise.

Car il n'est pas sans intérêt de remarquer que, longtemps fermé à l'intelligence de la Bible, (pour la simple raison que le Dieu d'Israël et le Christ de l'Évangile ne parlent pas comme Cicéron), Saint Augustin passe à une conception plus ouverte de la rhétorique, nouvelle pour lui, et qui, par la bouche de saint Ambroise, exprime, dans un style tout à la fois plotinien et biblique, la vérité divine. Celle-ci en effet, pour pouvoir parvenir au rhéteur-philosophe, devait nécessairement utiliser un langage humain qu'il pût comprendre.

Il ne faut pas chercher ailleurs l'explication de l'épisode de Cassiciacum dans lequel tant de critiques, depuis Harnack, ont trouvé la matière de difficultés si insurmontables que certains mêmes ont cru devoir contester, sinon la sincérité, du moins l'authenticité de cette conversion. Comme si nous ne trouvions pas là au contraire une garantie supplémentaire ; comme si, après avoir entendu retentir en lui la voix de l'Apôtre, le professeur de rhétorique qui avait renoncé à « vendre » des paroles pouvait trouver meilleur cadre au développement de sa vie religieuse que celui que pouvait lui fournir la vie communautaire avec de jeunes Africains désireux de s'entretenir de Virgile, de Cicéron, de Platon et de Dieu !

D'ailleurs, la campagne de Cassiciacum représente pour Augustin, à la veille de son baptême, le premier essai de monastère tenté par ce contemplatif qui ne peut imaginer une jouissance en quelque sorte égoïste de Dieu. Déjà, au temps où il était manichéen, Augustin n'avait eu de cesse de faire partager ses convictions à ses amis. Et il faut croire qu'il devait être éloquent et persuasif, car on note que tous ses intimes, ainsi endoctrinés, furent bel et bien convertis au manichéisme, avant de passer, en même temps que lui et sous son influence, dans les rangs de l'Église.

Pour Augustin, que ce soit dans la campagne milanaise ou dans les villes africaines, à Thagaste ou à Hippone, le cénobitisme est encore une façon d'exercer par la parole une influence sur ses frères. Seulement, il ne s'agit plus de mots humains, mais de *la*

Parole ; il ne s'agit plus du tout du commerce des mots, mais du ministère de la Parole. Et cela, dans le cadre même de la rhétorique, représente toute une révolution : car, il s'agit bien, comme il nous l'explique dans le *De Doctrina Christiana*, que le chrétien, entraîné à la technique de la rhétorique, soit capable de défendre la vérité avec autant de talent que d'autres en déploient pour l'attaquer ; mais, à la limite, cela exige que l'orateur sacré parvienne à n'être plus qu'une voix dont la seule fonction soit de traduire à des hommes, dans toute sa pureté, le message que Dieu leur destine.

Et cette rhétorique du dépouillement, qui suppose la connaissance et le dépassement de toutes les subtilités de la rhétorique de l'orgueil, est bien autrement difficile que celle-ci. Car elle est une forme de la prière qui n'a plus seulement Dieu pour objet, mais qui l'a pour principe. Et c'est celle-là même qui sous-tend ses innombrables sermons au peuple, ses commentaires des psaumes et ses traités sur saint Jean.

Mais on se tromperait lourdement en croyant la trouver seulement dans des œuvres par nature oratoires.

Car, en fait, c'est la même rhétorique, tout à la fois technique et surnaturelle, qui imprègne *tous* les ouvrages qu'Augustin a pu écrire.

A condition de lui reconnaître ses vrais dimensions, c'est elle qu'on trouve par exemple dans ses lettres de direction. C'est elle aussi qui donne un tour si dramatique à ses adjurations, qu'elles s'adressent au pécheur, à l'hérétique ou au païen.

Rhétorique encore, et rhétorique bien motivée, que celle qui met tout en œuvre, aussi bien pour obtenir l'application des lois protégeant la liberté et la vie des catholiques, que pour plaider, devant les représentants de l'autorité romaine, la cause d'un condamné à mort, même — et peut-être surtout — lorsqu'il est ennemi de l'Église.

Et sans l'impitoyable rhétorique qui fait du volumineux dossier contre Pélage, un véritable réquisitoire destiné à prouver au Siège Apostolique le danger que ferait courir à l'Église la moindre faiblesse en ce domaine, est-il bien sûr que le Pape Zozime aurait pu être finalement convaincu ?

On peut pareillement se demander ce qu'il fût advenu de la fameuse conférence de Carthage, en 411, sans la force de persuasion que sut faire valoir Augustin auprès de ses collègues catholiques — pour les amener aux plus grandes concessions possibles, jusqu'à celle de leur siège même, si l'unité et la paix de l'Église l'exigeait — et la force dialectique qu'il sut opposer aux évêques donatistes — pour leur montrer les implacables exigences de la charité vraie.

Car il est terrible, le rhéteur Augustin, et ses adversaires le savent bien, qui mettent sur le compte d'une diabolique astuce ce qui relève en fait d'un impératif intérieur lui enjoignant de ne jamais renoncer à essayer de sauver celui-là même qui veut se perdre.

Mais la tempête qui se déchaine ne demande qu'à s'apaiser dès que l'avertissement a porté. Et pour ramener au bercail la brebis qui était perdue, le bon pasteur profite des longues divagations que l'ancienne rhétorique, en les appelant « digressions », ménage astucieusement à l'intention de l'homme qui veut persuader.

C'est même pour cette raison qu'on accuse souvent Augustin de ne pas savoir composer, alors que le rhéteur antique, autrement plus psychologue que les fabricants modernes de banales dissertations, sait que le grand art est souvent d'avoir l'air d'oublier son propos, tout comme la poésie, n'est-ce pas, est celle qui, selon le mot fameux, de l'éloquence tord le cou. C'est seulement quand on a compris cela qu'on est capable de franchir les difficultés du *De Trinitate*, de suivre les sinuosités de la *Cité de Dieu* et de goûter le dialogue mystique des *Confessions*.



Et voilà toute la rouerie d'un art qui finit par transcender l'art lui-même, d'une rhétorique tellement envahissante que, devenue incomparable, elle s'évanouit du même coup. Il ne subsiste plus que ce ténu fil d'Ariane qui permet d'autant mieux aux hommes de circuler dans le dédale de l'œuvre augustinienne que Dieu lui-même, pour nous guider vers Lui, en tient l'extrémité.

Et cela est si vrai que, fort de toute les ressources d'une rhétorique qui anime aussi bien son apologétique que son apostolat jusqu'à les confondre en un seul et même élan, ce don exceptionnel de la parole qui fut celui d'Augustin jaillit des secrets d'un cœur, qui, pour répondre aux appels pressants du Maître intérieur, croit qu'il n'est que de laisser l'Esprit du Fils crier : « *Abba ! Pater.* »

André MANDOUZE.